

Jeux de réel ou effets de fiction?

Marie-Sissi Labrèche, *La brèche*, Montréal, Boréal, 2002, 168 p., 18,50 \$.

Constantin Stoiciu, *Le fuyard*, Longueuil, Humanitas, 2002, 332 p., 18,95 \$.

Sylvain Houde, *Ils iront au firmament*, Montréal, l'Effet pourpre, 2002, 200 p., 19,95 \$.

Benny Vigneault

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigneault, B. (2003). Review of [Jeux de réel ou effets de fiction? / Marie-Sissi Labrèche, *La brèche*, Montréal, Boréal, 2002, 168 p., 18,50 \$. / Constantin Stoiciu, *Le fuyard*, Longueuil, Humanitas, 2002, 332 p., 18,95 \$. / Sylvain Houde, *Ils iront au firmament*, Montréal, l'Effet pourpre, 2002, 200 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 31–32.

Jeux de réel ou effets de fiction ?

« Dans tout ce que je fais, disait Peter Brook, j'essaie de combiner la proximité du quotidien et la distance du mythe. Parce que sans la proximité, on ne peut émouvoir et sans la distance, on ne peut étonner. »

R O M A N | BENNY VIGNEAULT

AINSI, L'ŒUVRE LITTÉRAIRE TIEN À LA FOIS DES deux espaces que sont le réel et l'imaginaire, poursuivant le but avoué de produire un certain effet. La lecture des trois ouvrages ici commentés témoigne de la variété des positions adoptées par les romanciers entre fiction pure et autofiction. Les meilleurs sont-ils ceux qui savent se faire oublier au profit de l'histoire et du style ?

COLORÉ, ÉTOURDISSANT

Exploitant les artifices de l'autofiction, Marie-Sissi Labrèche revient à la charge avec *La brèche*, un deuxième roman tout aussi coloré, étourdissant et fort en gueule que le premier. Elle ne s'en cache pas, d'ailleurs, et va jusqu'à exploiter cette matière première que constitue sa vie comme le ferait un prospecteur d'un filon d'or. Dans cet ordre d'idées, le lecteur le moins attentif ne sera pas surpris de retrouver quelques-uns des éléments qui servaient la composition du premier roman, *Borderline* : délire de la narratrice, sexualité débridée, fortes influences de la mère et de la grand-mère, relations amoureuses tumultueuses, langage direct et cru à la limite de la vulgarité, forte tendance à se perdre dans l'imaginaire.

Émilie-Kikki, 26 ans, étudiante à la maîtrise, est la maîtresse de son professeur de littérature, Tchéky K., proche de 60 ans, marié et père de trois enfants. Tourmentée par les contraintes de cet « amour d'occasion » qui l'obsède et la malmène, la jeune femme, pas moins lucide pour autant, se raconte et se reconstruit dans son journal.

Je rêve en couleur, je sais, mais qu'est-ce que j'en ai à cirer, de la réalité ? Il y a le malheur dans la réalité, il y a l'aide sociale dans la réalité, il y a les gros maux de dents, les comptes à payer, les femmes afghanes qui se font lapider, les vieillards oubliés dans les hospices couchés dans leur urine et il y a lui marié jusqu'aux oreilles [...].

Fragile, déséquilibrée, voire déréglée par les hauts et les bas de sa relation impossible avec son professeur, la jeune femme se retrouvera en position d'attente, seule, en proie à son délire. Tourbillon de mots, le discours consiste à rendre compte de l'évolution de la situation amoureuse d'Émilie-Kikki, de ses rendez-vous chez sa psy ou encore de son aventure avec



MARIE-SISSI LABRÈCHE

Mikaël, « monsieur marque de soupe poulet et nouilles », célibataire, lui, et qui lui offrirait volontiers la vie dont elle rêve.

La portée du roman de Marie-Sissi Labrèche dépasse certainement le fait qu'elle ait vraiment couché avec son professeur de littérature. Anecdotes, les événements de sa vie ne servent pas plus les enjeux du roman que ceux qu'elle a imaginés. Utilisée comme un pléonaste pour désigner le lien étroit qui existe entre l'écrivaine et son œuvre, l'étiquette d'autofiction ne concerne en rien le lecteur. Or, cette manie de se mettre au premier plan ne fait que biaiser le rapport de l'œuvre avec le lecteur, qui s'écarte de l'essentiel lorsqu'il cherche indûment à aller du livre vers l'auteur. Ce ne sont pas les références au réel qui suppléeront à l'effet recherché, qui vise ici tant bien que mal à faire comprendre la situation de cette femme « déréglée » qui s'accroche si féroce à une histoire d'amour si « déraisonnable ».

HOMME À LA FENÊTRE

S'il faut chercher un lien entre *Le fuyard* de Constantin Stoiciu et le roman de Marie-Sissi Labrèche, disons que les deux personnages principaux se retrouvent malgré eux, et bien que pour des motifs différents, dans une inconfortable position d'attente. Ici, la fiction se donne de façon plus évidente.

Depuis un temps indéterminé, Carol Berindei a discrètement investi l'aéroport international Charles-de-Gaulle, à Paris. Ainsi, passant ses nuits au sous-sol où il dort et fait sa toilette, l'homme s'installe le matin venu sur le bord d'une fenêtre, toujours la même, et surveille attentivement l'arrivée des passagers. C'est qu'il attend une femme aimée qui lui a donné rendez-vous.

Il se dit parfois, sans trop de gravité, que l'attente est le miroir d'une agonie. Il s'y cherche alors et, avec un étonnement de mauvais aloi, se voit de la tête jusqu'aux pieds comme il est depuis quelque temps ou, peut-être, depuis toujours : un homme qui agonise. Mais comme personne ne s'en aperçoit, il trouve la situation un peu cocasse et un sourire fatigué d'orgueil fleurit sur ses lèvres.



Qui est cet homme ? Quel est l'objet réel de son attente ? Que porte-t-il de si précieux dans cette lourde valise d'une autre époque ? Autant de questions que se posent le lecteur comme les balayeurs sénégalais, la dame du kiosque à sandwiches ou encore, plus gravement, les gendarmes de l'aéroport, qui finiront par passer l'étranger à l'interrogatoire.

La narration du roman est prise en charge par un troisième personnage, qui se veut chroniqueur et qui prétend avoir connu ce monsieur Carol, à Montréal. « L'histoire qui suit n'aurait jamais été écrite si celui qui allait revêtir, pour la bonne cause, les habits d'un chroniqueur impartial, n'avait été accosté un soir d'automne 1999, à Paris, par une pute. » De cette manière, au fil du récit, se dévoilent progressivement les éléments de l'intrigue — à savoir le passé de monsieur Carol en Roumanie socialiste, ses années d'exil au Canada et le travail dans l'usine fondée par un de ses compatriotes, la chute du régime en 1989, la longue transition vers le capitalisme, sa rencontre avec Anna-Maria Codruniari, descendante de l'illustre famille roumaine, les raisons de sa « mission » en Roumanie.

Malgré les quelques maladresses stylistiques de l'écrivain — et de trop nombreuses coquilles ou erreurs grossières attribuables à l'éditeur —, ce roman de Constantin Stoiciu présente une galerie foisonnante de personnages pittoresques et profondément humains, de même qu'un regard critique sur l'histoire singulière d'une partie de l'Europe de l'Est laissée en quelque sorte à elle-même. Le fait que monsieur Carol surveille l'imminence de l'éclatement de la guerre en Yougoslavie alors qu'il attend Anna-Maria sur le bord de la fenêtre de l'aéroport n'est pas anodin. Ce faisant, l'écrivain rappelle que le destin d'un pays ne doit pas se lire au détriment de l'histoire oubliée des individus qui le composent.

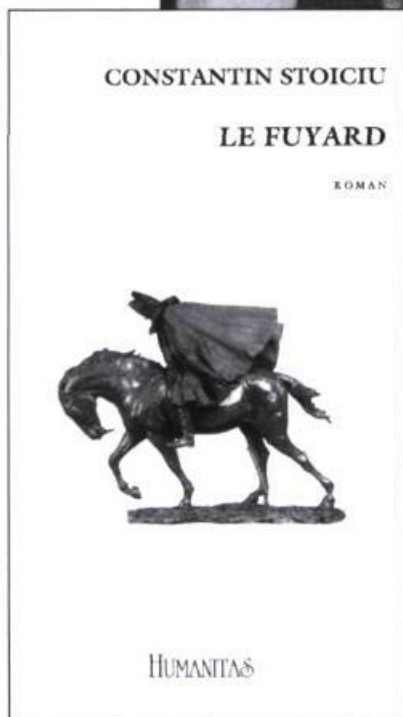
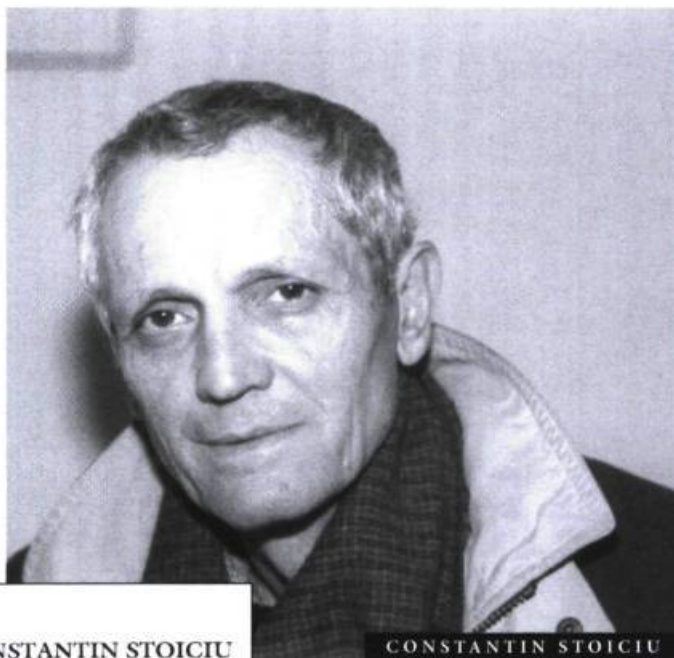
UN PETIT CÔTÉ TRASH

Deuxième roman de Sylvain Houde publié aux Éditions de l'Effet pourpre, *Ils iront au firmament* m'a procuré un étonnant bonheur de lecture, que j'ai savouré longuement. On a comparé ce livre à la série télévisée *La Vie, la vie*, certainement avec raison, si ce n'est de son petit côté trash qui va bien au delà de la désormais célèbre scène du baiser entre Vincent Gratton et Pierre Gendron.

Optant pour une utilisation originale, fraîche et discrètement imaginative du cadre narratif habituel (prologue, parties, chapitres, épigraphes, etc.), l'écrivain échafaude son roman selon un réseau plus ou moins rigoureusement organisé

de scènes de la vie quotidienne jalonnées par le langage informatique ou cinématographique :

Cliquez Zap. Maggie, après le départ de sa mère et de sa sœur, se caresse dans la baignoire. [...] Cliquez Réalité. C'est pas un nom pour un bar ! [...] Appuyez sur Stop. Matthew est un fan fini d'Alain Mont-Joye. [...] Cliquez Dans la grande gueule de Jérémy. La vérité de la femme, c'est qu'elle n'aura bientôt plus besoin du mensonge de l'homme.



Le lecteur s'habitue rapidement à cette forme non conventionnelle de narration qui, par divers procédés de focalisation, entre dans la tête de tel ou tel personnage, fige telle scène pour en saisir l'instant ou donne un aperçu d'ensemble d'un cinq à sept dans un bar ou du Sommet des Amériques à Québec.

Alors que dans le roman de Marie-Sissi Labrèche, le franc-parler, l'impertinence et la révolte semblaient souvent artificiels, ceux-ci gagnent dans *Ils iront au firmament* un naturel et un à-propos qui coïncident avec la grande liberté de la forme et du propos. Ainsi prend-on plaisir à entrer dans la vie de ce groupe d'amis, de jeunes adultes entre trente et quarante ans, et à les saisir dans leurs joies et leurs peines, leurs fuites et leurs excès, leurs espoirs et leurs rêves. Parsemé de réflexions intelligentes et de



questions insolubles, ce roman contient beaucoup plus que la simple chronique d'une vie rapportée au jour le jour.

« La Vérité, lance le narrateur, ce n'est pas nécessairement ce qui s'est vraiment passé, mais ce qui en est resté, ce que la mémoire en a fait, ce qu'elle en a retenu ; c'est de la mythologie. La Vérité, c'est l'histoire qui découle de la réalité. » À elle seule, et dans le contexte de lecture en parallèle qui m'occupe ici, une telle phrase jette une lumière particulièrement éclairante sur le roman de Constantin Stoiciu et rejoint cette réflexion du chroniqueur du *Fuyard* : « Monsieur Carol savait surtout

que la réalité de soi-même, d'autrui et des choses en général ne pouvait être que la résultante des compromis, subterfuges, mystifications, fourberies et aveuglements réciproques [...]. »

Ça aussi, c'est la vie, la vie...